



JE DISPARAIS D'ARNE LYGRE

Texte
Traduction
Editions

Arne Lygre
Eloi Recoing
L'Arche

Avec

Laure Wolf
Brigitte Rosset
Elima Héritier
René-Claude Emery

Moi
Mon amie
La fille de mon amie / Une étrangère
Mon mari

Mise en scène
Dramaturgie
Scénographie
Administration

Mathieu Bessero-Belti
Mélisende Navarre
Hélène Bessero-Belti
Nicolas Rovere

Coproduction

Compagnie Mladha
Théâtre du Crochetan

création et première

Mésosacaphe / Monthezy

L'HISTOIRE /

Moi et Mon amie doivent quitter en hâte leur foyer, leur ville, leur pays à cause d'un événement majeur. Une catastrophe naturelle ? Une dictature ou guerre civile ? Leurs proches (le mari de MOI et la fille de MON AMIE) doivent les rejoindre pour partir ensemble et, dans ce climat chaotique, l'attente a un goût d'éternité. *Moi et Mon amie* s'inventent alors d'étranges jeux de rôles, s'échappent de leur existence en se glissant dans celles de personnages. Pour mieux appréhender leur propre existence ou pour mieux l'oublier ? Au-delà du départ forcé, les notions de rupture et de séparation hantent tout le texte : rupture dans le quotidien, rupture au sein du couple, rupture de la sphère sociale et de la sphère intime. *Je disparaîs* ouvre le temps d'un entre-deux, d'une discontinuité, d'une intermittence de l'être, brouille les limites entre présence et absence, entre moi et l'autre, entre ce qu'on appelle réel et imaginaire.

Nous nous tenons sur l'autre rive. Ça a pris quelques jours, mais nous y sommes maintenant.

Nous avons réussi à traverser, nous disons-nous l'une à l'autre.

Il fait noir. Nous sommes épuisées. Nous nous asseyons autour d'un feu mal éteint que quelqu'un a laissé. Les braises sont encore chaudes.

Mon amie : *Nous allons la retrouver*

Moi : *Oui.*

Mon amie : *Elle a fait la traversée sur un autre bateau, avec les jeunes femmes.*
Voilà tout.

C'est l'histoire d'une existence dévastée, qui tente de tenir debout en plein orage, l'histoire d'une tentative désespérée d'avancer au cœur de la tempête. Nous suivrons *Moi, Mon amie*, mais également *La fille de mon amie, Mon mari* et *Une étrangère* dans cette vie qui n'est plus tout à fait la leur, ou pas encore.

Je pense à ce qu'on appelle la compassion. J'en ai la capacité, je pense, mais en réalité non.

Pas parce que je suis froide ou cynique ou méchante, mais parce que ce n'est pas possible.

ARNE LYGRE / DRAMATURGE NORVÉGIEN

Dramaturge et romancier né à Bergen en 1968, Arne Lygre grandit dans l'Ouest de la Norvège. Il commence à écrire pour le théâtre à l'âge de 25 ans. *Maman et moi et les hommes*, pièce créée à Stavanger en 1998, le fait connaître en Norvège.

Elle paraît en 2000 en France aux éditions *Les Solitaires Intempestifs*. Suivent *Éternité soudaine*, *L'Ombre d'un garçon* et *Homme sans but*, créé en France par Claude Régy à l'Odéon (2007). Puis il écrit *Jours souterrains*, *Puis le silence*, *Je disparaïs*, créé par Stéphane Braunschweig à La Colline en 2011. En 2013, sa dernière pièce *Rien de moi* est créée pour la première fois en avril 2014 au Stadsteatern, à Stockholm par Eirik Stubø. La traduction française de Stéphane Braunschweig est à paraître à l'Arche Editeur. Actuellement et pour deux ans, il est en résidence au Théâtre national d'Oslo.

En 2004, Arne Lygre a écrit son premier recueil d'histoires courtes, *Il est temps*, pour lequel il a reçu le prestigieux Prix Brage. Il a écrit deux nouvelles Et *Un dernier visage* (2006) et *Mon homme mort* (2009) qui ont toutes deux été saluées par la critique. Il a reçu le prix littéraire Mads Wiels Nygaards' Legacy en 2010 et le prix Ibsen pour la meilleure pièce en 2012.

Dans ses textes, Arne Lygre s'efface pour ne rien imposer au spectateur, emporté dès lors dans un monde de doutes et de surréalisme.
« Chez Arne Lygre, on ne voit pas le travail de l'écrivain » note Claude Régy.

Ses pièces sont jouées en Angleterre, Italie, Belgique, Serbie, Lituanie, Hongrie, République tchèque, Norvège, Suède, Danemark, Estonie, Suisse, Portugal, Brésil, Allemagne et France.

LES THÉMATIQUES /

Sur le terrain de la rupture, de l'abandon, du déracinement

Dans cette pièce, l'espace se vide comme l'histoire avance. Chacun des personnages doit quitter son espace intime et familier, perdre ses repères, perdre les siens jusqu'à se perdre lui-même. *Je disparaîs* décrit comment chacun d'entre nous, avec nos particularités, se pose face à (ou dans) l'événement et comment cet événement nous modifie. Nos peurs, nos angoisses, nos envies de (sur)vivre, nos rapports aux autres influencent nos réactions, conditionnent nos arrangements, modifient notre existence au milieu du chaos. Arne Lygre nous emmène sur le terrain de la rupture, de l'abandon et du déracinement et nous donne à voir comment *Moi*, et les autres, tentent de passer au-dessus ou au travers de l'insoutenable. Ils ont tout perdu. Que leur reste-t-il ?

Et si on n'était que des gestes et des mots ? Des gestes et des mots... Que restera-t-il de nous ?

Arne Lygre pose la question de la survivance. Comment trouver son chemin au milieu des décombres ? Comment atténuer la douleur du déchirement ? Comment rebondir quand tout se dérobe ? Nous suivons plus particulièrement *Moi* qui, pour supporter l'impensable, se plonge régulièrement dans la vie d'un *quelqu'un d'autre* inventé de toutes pièces. Elle imagine quelqu'un qui, au même moment, serait bien plus malheureux qu'elle-même et joue la scène pour conjurer son propre sort, trouver du sens et exprimer la violence que génère la situation. Dans cette chimère, elle emmène *Mon amie* et *La fille de mon amie*. A deux ou à trois, elles se rassurent, sortent de leur présent incompréhensible pour reprendre le contrôle, l'espace d'un instant, ou pour oublier leur condition dramatique. Ou alors, comme le pense Boris Cyrulnik, elles produisent des images de drames pour mieux se réconcilier avec le leur, pour donner une cohérence aux événements, pour réparer leurs injustes blessures.

Et nous, comment ajustons-nous notre point de vue pour mieux avancer ? L'évasion et la rêverie nous permettent-elles de surmonter la douleur ? Le malheur des autres peut-il adoucir le nôtre ?

Il est intéressant de constater que chacun des personnages de la pièce semble hors de son corps, comme désincarné. L'exil forcé, les pertes imposées, la marche, le froid, les épreuves éprouvent tellement ce corps qu'il vaut mieux l'oublier momentanément. C'est l'esprit qui, par sa liberté, nous permet d'aller et venir, d'imaginer et d'oublier, d'avancer dans la nuit la plus totale.

Quand nous fûmes dans la gueule même de l'abîme, je me sentis plus de sang-froid que quand nous en approchions. Ayant fait mon deuil de toute espérance, je fus délivré d'une grande partie de cette terreur qui m'avait d'abord écrasé.

Une descente dans le Maelstrom / Edgar Allan Poe

Pour ceux qui restent, se reconstruire, expier, oublier

Il y a ceux qui partent (*Moi, Mon amie* et *La fille de mon amie*) et ceux qui restent (*Mon mari* et *Une étrangère*). Ces derniers aussi doivent se reconstruire un récit autobiographique. Ils ont trahi, ils ont abandonné les leurs pour conserver le confort d'un foyer, d'un travail, et pourtant... Ils pensaient que la vie suivrait son cours, mais déjà ils commencent à sentir que rien ne sera plus jamais comme avant. Entre honte et culpabilité, ils essaient de retrouver une dignité ou d'oublier.

Une étrangère : Je m'en vais maintenant

Mon mari : Et plus tard, tu rentreras

Une étrangère : Oui

*Mon mari : Je suis là.
Je ne peux pas y arriver tout seul.*

Enfin, c'est l'histoire d'un combat, d'une bagarre entre soi et la mort. On (re)donne une cohérence aux événements qui nous dévastent. On répare une injuste blessure. On tente de ne pas se soustraire à la vie, de ne pas disparaître.

INTENTIONS DE MISE EN SCÈNE /

La découverte de Lygre, c'est la découverte d'une écriture. Une écriture qui, dans *Je disparaïs* comme dans la plupart de ses pièces, se développe en un tissage de trois genres ou trois formes littéraires qui lui donnent toute sa force et tout son intérêt. Entre théâtre, roman, mais également théâtre dans le théâtre ou roman dans le roman, il nous emmène dans les méandres de l'intime, sollicite notre imaginaire et sublime l'effroyable. Le ton ramassé, condensé, essentiel, le style dépouillé, elliptique en fait un texte hautement poétique qui n'est pas sans nous ramener à l'écriture de Marguerite Duras. Il y a également trois niveaux textuels dans *Je disparaïs*: la suite habituelle des répliques, des indications scéniques en gras (didascalies ou discours intérieur), et le texte en italique (les jeux de rôles).

Avec *Je disparaïs*, nous pouvons parler de ce que vivent et traversent les migrants à travers le monde et l'histoire, de manière très universelle et surtout de manière intime. Ce texte est une belle porte d'entrée pour sensibiliser, discuter ou comprendre le parcours intérieur et les déchirements que vivent toutes les personnes qui quittent un foyer par nécessité, qui fuient pour un ailleurs imprécis. Avec une question que permet le texte : Et si moi je devais partir ?

Les deux personnages principaux seront tenus par Laure Wolf et Brigitte Rosset. Toutes deux comédiennes reconnues, elles ont un parcours et un répertoire très différents. Leur énergie également diffère : si Laure Wolf est plus aérienne, Brigitte Rosset a un rapport très fort à la terre. Et cette « opposition » est très intéressante et sera un excellent terreau au travail que nous allons entreprendre avec ce texte.

Pour le rôle de la fille et de l'étrangère, ce sera Elima Héritier, rencontrée sur *La douzième bataille d'Isonzo* créé en 2013.

Son incroyable capacité à endosser des rôles très différents convient parfaitement pour ce projet et plus particulièrement parce que nous voulions quelqu'un pour prendre ces deux rôles en même temps.
A la fois douce, petite et fragile, elle sait entrer dans des rôles très forts, violents ou passionnés.

Quant à René-Claude Emery, avec qui nous travaillons depuis 2006, il endossera le rôle du mari avec sensibilité et profondeur. Il saura donner à ce rôle court toute la force nécessaire à son épanouissement scénique.

Un univers entre quotidien et étrangeté

Dans cet univers inquiétant, nous chercherons à tenir sur un fil tendu entre une certaine normalité qui nous rappellerait notre quotidien et une étrangeté qui serait toujours présente. En filigrane au départ, cette étrangeté prendra de plus en plus de place sur le plateau, mais également dans le corps et les voix des comédien(ne)s. Le rêve se transforme en cauchemard.

Nous continuerons ici à explorer *le masque* comme artifice et comme rituel, mais également comme dépositaire de notre humanité. On dit *masque*, mais ce sera du maquillage (comme un masque en filigrane), des larmes dessinées sur le visage des acteurs. Ainsi chacun d'eux est lié par la souffrance qui l'habite. Ces larmes comme des leurres ou comme un tatouage qui marque à vie les obstacles parcourus et les déchirures intérieures.



Les masques accompagnent les hommes, depuis le Paléolithique supérieur, sous toutes les latitudes. Masques de bois, de cuir, d'os, de végétaux, maquillages, scarifications ou tatouages, ils sont la marque indélébile de la présence de l'homme. [...] Que cachent nos masques sous leurs apparences féroces ou grotesques ?

Le Théâtre du monde / Paul-André Sagel

UNE SCÉNOGRAPHIE ENTRE ICI ET LÀ-BAS

Cette pièce parle de déplacement, de mouvements. Le point de départ c'est **ici**. **Ici** est l'espace intime et familier de MOI, son point de repère, un lieu dans lequel elle est bien, heureuse et sûre. C'est un endroit dont elle a l'habitude et c'est l'espace qu'elle quitte. L'endroit **d'où** elle part.

Cet espace sera délimité par la lumière d'une ampoule. Dans cet espace réduit il y aura une chaise, une pile de vêtements pliés représentant le dernier signe du foyer, du soin qu'on porte au "chez soi" et un sac, signe du voyage imminent.

Autour de MOI, ce même espace va se multiplier, pour permettre les questions de simultanéité qu'offre le texte.

Plusieurs ampoules seront réparties sur le plateau et permettront de représenter les différents foyers entourant celui de MOI, certains déjà abandonnés, d'autres encore en place.

L'espace où elle va fuir est **là-bas**. **Là-bas** un lieu inconnu, sans histoire, auquel rien ne la lie.

Pour cette partie le décor sera plus en fond de scène. Il sera constitué d'escaliers amovibles assez allongés. Ces blocs permettront de créer une architecture assez sobre qui servira à évoquer un ailleurs. Dans le texte, les lieux sont décrits par les protagonistes. Il n'est donc pas nécessaire que le décor répète ce que nous recevons déjà par les mots, l'idée est donc d'évoquer et non de décrire. Cette structure peut représenter une jetée, mais également une rue de nuit, un intérieur d'immeuble, etc. ? Ces blocs serviront de supports pour l'imaginaire des protagonistes de *Je disparaîs* qui ne cesse de se projeter ailleurs.

A l'image de l'écriture d'Arne Lygre, l'ambiance sera froide, l'esthétique recherchée, celle du dépouillement.

Dans les deux lieux règnera une ambiance mystérieuse, suspendue.

Lorsque MOI et MON AMIE atteignent la rive ce **là-bas** dont elle rêvait devient le **ici**, le présent, et cet endroit qu'elle a quitté qu'elle appelait **ici**, devient le **là-bas**, et autrement dit l'absence. L'idée est de créer un espace qui puisse évoquer plusieurs lieux qui entretiendrait ce rapport : l'image d'un lieu, mêlée à l'absence d'un autre.

LA COMPAGNIE /

Fondée en 2006, la Compagnie Mladha explore la langue contemporaine et souhaite partager avec le public des écritures actuelles tant dramatiques que poétiques.

Mladà Boleslav, en Tchéquie, est la ville dans laquelle le projet de compagnie est né. Nous en avons gardé l'adjectif « mladà » qui signifie jeune, nouveau, neuf, car l'envie qui nous anime est d'explorer sans cesse de nouveaux territoires, de nouvelles écritures, de nouvelles collaborations.

Cette exploration, nous avons choisi de la mener en nous appuyant sur des écritures contemporaines, des écritures de l'intime. En huit ans, la compagnie s'est frottée à des auteurs dramatiques comme Marguerite Duras (*Yes, peut-être*), Fabrice Melquiot (*C'est ainsi mon amour que j'appris ma blessure*), Howard Barker (*La Douzième Bataille d'Isonzo*). Elle a également participé à la révélation de pièces inédites telles que *Sur un pont par grand vent* de Bastien Fournier et *Veilleuse (revenez demain)* de Blandine Costaz, toutes deux éditées suite à la création.

Sur le plateau, nous défendons un travail des corps né et inspiré du masque, dans lequel chaque mouvement, chaque déplacement donne à voir les tensions invisibles qui habitent les personnages. Nous souhaitons entrer en dialogue avec le public, faire appel à ses perceptions sensorielles et sensibles, peupler son imaginaire et lui permettre de créer sa propre dimension du texte.

2015 – 2018 / TROIS ANS DE RÉSIDENCE

Aujourd’hui au bénéfice d’un soutien de ThéâtrePro Valais, ainsi que de l’Encouragement des activités culturelles du Canton du Valais et de la Loterie Romande, la compagnie entame une résidence triennale au Théâtre du Crochetan à Monthey (2015-2018).

Quatre artistes composent l’équipe en résidence :

Ledwina Costantini (actrice-créatrice), Laure Dupont (danseuse et chorégraphe), Mathieu Bessero-Belti (metteur en scène) et René-Claude Emery (comédien).

Nous allons nous donner le temps de l’exploration scénique, profiter de cette occasion pour enrichir notre regard et notre expérience artistique au contact des uns et des autres. L’objectif de ce travail en commun? Le partage de pratiques, certes, mais aussi l’élaboration d’une nouvelle approche du jeu et de la création. En résumé, il s’agit pour chacun d’aller à la rencontre de nouvelles formes et de chercher un nouveau souffle sur le plateau.

« La compagnie Mladha, tout en finesse et respect des écritures qu’elle nous fait connaître, possède cette qualité essentielle de ne pas chercher à expliquer les mots quand elle les prononce. La technique de Mladha est de passer autant par le corps que par la tête pour parler, à l’image du poète et du sculpteur qui engagent leurs corps et leurs têtes pour tailler la matière. En ce sens, la démarche de Mladha appartient à cette forme d’artisanat sans esbroufe mais diablement efficace que j’apprécie tout particulièrement dans l’art du théâtre. »

Lorenzo Malaguerra, directeur du Théâtre du Crochetan

LES SPECTACLES CRÉÉS /

2007	Yes, peut-être	Marguerite Duras	belle Usine, Fully
2008	[lecture] Sur un pont par grand vent	Bastien Fournier	Caves à Charles, Sion
2009	C'est ainsi mon amour que j'appris ma blessure	Fabrice Melquiot	Le Petithéâtre, Sion Maison de Quartier de la Jonction, Genève Les Combles, Orsières Gare aux Artistes, Riddes Aktéon Théâtre, Paris Théâtre du Dé, Evionnaz Gare aux Sorcières, Moléson Caves de Courten, Sierre
2010	Sur un pont par grand vent	Bastien Fournier	TLH, Sierre belle Usine, Fully Maison de Quartier de la Jonction, Genève
2012	Veilleuse (revenez demain)	Blandine Costaz	Malévoz Quartier Culturel, Monthey Le Galpon, Genève Le Petithéâtre, Sion
2013	La Douzième bataille d'Isonzo Juke-Box / court-spectacle 1	Howard Barker	Le Petithéâtre, Sion
2014	Swarovski / court-spectacle 2 Vice inversé / court-spectacle 3	Blandine Cosatz	TLH, Sierre
2015	Pour en finir avec le jugement de Dieu	Antoine Jaccoud	TLH, Sierre
2016	Elan Vital	René-Claude Emery	TLH, Sierre
2017		Antonin Artaud	Malévoz Quartier Culturel, Monthey
		Vital Bender	Le Mésoscaphe, Monthey Festival Hik et Nunk, Monthey belle Usine, Fully